

ΣΥΝΔΕΣΜΟΣ ΚΑΘΗΓΗΤΩΝ ΓΑΛΛΙΚΗΣ ΓΛΩΣΣΑΣ Π.Ε. // ASSOCIATION DES PROFESSEURS DE FRANÇAIS F.U.

Contact⁺

No 72 // décembre 2015 - janvier - février 2016

REVUE TRIMESTRIELLE D'INFORMATION, D'ANALYSE ET DE RECHERCHE

Hommage à André Breton (1896-1966)
« Remagnétiser le monde des idées »



Κωδικός: 015351

ΕΠΙΣΤΡΟΦΕΣ, Ζωοδόχου Πηγής 38-40, 106 81 Αθήνα

ΠΑΡΑΡΤΗΜΕΝΟ
ΤΕΛΟΣ
ΤΟΥ ΓΡΑΜΜΕΙΟΥ
ΚΕΜΠΑ
Αριθμός Αδειάς
4614

André Breton, cet inconnu

Henri BÉHAR

Professeur émérite de Littérature française à l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3
Fondateur du Centre de Recherches sur le surréalisme
Site Web : <http://melusine-surrealisme.fr/wp/>

Quelle soit graphique ou d'ordre narratif, l'image d'André Breton, comme elle nous est parvenue, est figée, toujours la même depuis les années vingt. En premier lieu, il est le chef incontesté du groupe surréaliste. On se le représente alors haranguant ses troupes, une canne à la main pour briser les idoles du jour. Et le voilà fulminant des bulles contre ses amis de la veille. Il a suffi qu'un journaliste connu, puisqu'il était le directeur des *Nouvelles Littéraires*, le décrive comme un pape de cartes à jouer, « un mage d'Épinal » écrivait-il, avec l'humour caractéristique de sa profession, pour que des générations de lecteurs se répètent le surnom de « pape du surréalisme » qu'il lui avait accolé, en dépit de l'incongruité des termes. Dès lors le public (notez que je ne dis pas « les lecteurs ») se le représente comme un chef charismatique, excluant à tour de bras, dénonçant les schismatiques et les hérétiques.

Les hasards du métier d'enseignant-chercheur m'ont conduit à m'intéresser à lui plus que ne l'exigent les devoirs de la charge. Répondant à la demande des éditeurs qui, à l'époque, s'étaient aperçus qu'il n'y avait sur le marché aucune biographie exhaustive du poète, me demandèrent d'en écrire une, je m'exécutai, non sans difficultés. Curieusement, celles-ci ne vinrent pas du côté que j'attendais et, pour faire bref, sans entrer dans le détail d'un genre paralittéraire dont nul ne connaît les règles à l'avance, je dois dire que j'ai rencontré un tout autre homme que celui que j'imaginai.

Il faut croire que le livre, publié en 1990 sous le titre *André Breton le grand indésirable*, n'a pas semblé trop inexact puisqu'il m'a valu la confiance de ses héritières et celle de mes pairs qui me chargèrent d'animer différentes recherches sur le personnage, jusqu'à ce *Dictionnaire André Breton*, mené à bien avec la complicité d'une quinzaine de collaborateurs, chargé de répondre à toutes les questions que le public se pose sur ses idées, ses œuvres et ses activités dans le siècle.

Au lieu d'un chef d'école sûr de lui-même, tranchant de tout et de rien avec aplomb, j'ai trouvé un écrivain inquiet, constamment dépressif, aimant prendre conseil des uns et des autres, malheureux de ses colères et cherchant par un assaut de politesse à en réduire les effets désastreux.

De sorte qu'il me semble nécessaire de renverser les images convenues à son sujet, et de se demander dans quelle mesure il ne serait pas un naïf, au sens premier du mot, proche en cela d'un de ses modèles oublié, Jean-Jacques Rousseau, et d'un autre encore moins soupçonné, Émile Zola, qui écrivait : « Mon cerveau est comme un crâne de verre, je l'ai donné à tous et je ne crains pas que tous viennent y lire. »

Suzanne Musard, l'héroïne finale de *Nadja* (elle apparaît signalée par la lettre X), qui l'a vivement aimé et par qui il a beaucoup souffert,



écrivit à son sujet : « Breton encensait ses amours ; il façonnait la femme qu'il aimait pour que, conforme à ses aspirations, elle devienne une valeur affirmée. » Ceci vaut pour tous les êtres qu'il a connus, amis, amantes ou grands personnages.

Cela commence par la date de naissance qu'il adopte en 1917, pour une raison purement sentimentale et, disons-le, assez infantile. Elle diffère, à un jour près, il le sait parfaitement, de celle qui se trouve inscrite sur tous ses papiers d'état-civil. Cette information serait purement anecdotique si Breton ne prétendait écrire toute la vérité, et s'il n'en avait pas fait mention lui-même dans *Les Vases communicants* pour analyser l'un de ses rêves. Il y donne sa cousine Manon pour plus âgée que lui de deux ans, alors que c'est exactement l'inverse, et donc plus expérimentée, ce qui est sans doute exact. De fait, éprouvant pour elle « un grand attrait sexuel », il aurait voulu s'en tenir à un échange platonique, ce qui explique la déception confiée à l'un de ses amis au lendemain de sa nuit d'amour. Je me demande s'il n'y a pas dans cette défaite physique l'incidence d'un interdit religieux, la prohibition de l'inceste, telle, du moins, qu'elle lui fut inculquée par sa mère, catholique fervente : on ne couche pas avec sa cousine, on ne l'épouse pas !

Les rapports de Breton avec Simone, sa première épouse, ont toujours été empreints de la plus grande confiance et d'une totale franchise. Se confiant ainsi à elle, qui fait preuve de compréhension et de libéralisme, Breton ne comprend pas, au moment où il lui demande le divorce pour s'engager davantage avec Suzanne, qu'elle ait pu le tromper avec son ami Max Morise. Ici sont les limites du rêve rousseauiste de ménage à trois, de Saint-Preux avec Julie et époux.

On sait, par ce qu'il en a écrit, que l'être auquel il a été le plus attaché, pour qui il a remotivé le contenu d'une expression toute faite telle que « l'amour fou », c'est sa seconde femme, Jacqueline Lamba. Elle aussi l'a beaucoup fait souffrir par sa volonté d'indépendance et par les manifestations de sa personnalité entière.

Il expose à son propos sa propre conception de l'innocence, dont on imagine combien il a dû se dépouiller de sa formation initiale, et de sa culture chrétienne pour y parvenir : « Il n'y a jamais eu de fruit défendu », écrit-il. (*L'Amour fou*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1937, p. 136).

Breton a choisi son premier ami, Théodore Fraenkel, à sa manière de dire un poème de Chénier. Dans le prolongement d'un tel choix, il pensait réunir les lettres de guerre de Jacques Vaché, choisies pour leur ton humoristique, en demandant une préface à Maurice Barrès. Naïveté ou provocation ? Le fait est que le député nationaliste se déroba en déclarant qu'il « ne possédait plus la clé de cette conversation ». Ce sera sans doute l'une des causes du « Procès Barrès », que Breton tentera au héros de sa jeunesse pour « crime contre l'esprit ».

Hommage à André Breton

Principal conseiller et soutien de Breton durant la phase « idéologique » du surréalisme, impitoyable pour Aragon et les autres, Éluard l'a trahi durant son séjour au Mexique, en publiant dans des revues hostiles au surréalisme. Pour changer des références habituelles, je pourrais aussi prendre l'exemple de ses relations avec Benjamin Péret, à qui, durant son exil au Mexique, il enjoint de ne pas publier dans *View*, une revue rivale de celle qu'il tente d'animer à New York. Si Valéry l'a efficacement aidé, il se considère comme trompé par l'Académicien au point qu'il vend l'ensemble de ses lettres (non sans en avoir pris copie !), le jour de sa réception solennelle. On dira que c'est le meurtre symbolique du père (tout aussi symbolique).

Il croit Gide acquis à la cause de Dada et le considère, un temps, comme son maître à penser, mais il ne tarde pas à dénoncer ses limites dans une interview désagréable pour celui qui se voulait le guide des jeunes générations. Deuxième meurtre, moins grave aux yeux des lecteurs.

La vérité est que Breton souffrait du « complexe de Cordelia », comme il le désignait lui-même. Le premier symptôme apparaît lors d'une visite qu'il va rendre, de son propre chef, au poète Saint-Pol Roux, dit le Magnifique, durant l'été 1922. En sa présence, il perd tous ses moyens, comme on dit vulgairement. Impossible d'exprimer oralement une admiration profonde, qu'il formulera par écrit, en suscitant un numéro d'hommage au poète, puis un banquet, selon la tradition symboliste.

La visite qu'il rend au fondateur de la psychanalyse, dans son propre cabinet de Vienne, en 1921, suscite un grand désappointement. En vérité, l'alliance qu'il proposait entre l'art et la science n'a pu se faire.

Enfin, Jacqueline Lamba a dit quelle émotion animait Breton lors de sa première entrevue avec Trotski, et lui-même s'est expliqué sur ses silences maladroits, en expliquant au révolutionnaire impatient ce qu'était à ses yeux ce complexe de Cordelia.

Ayant lu la correspondance qu'il adressait à sa femme Simone au moment de sa liaison avec *Nadja*, je ne crois pas qu'il ait été dupe des égarements de la jeune femme, ni de ses affabulations. Là encore, il l'a décrite comme il la voulait, et non comme elle était.

On l'a dit sensible aux prédictions des voyantes. Il ne faisait que se comporter comme un grand nombre de Français, à ceci près qu'il ne s'est pas contenté de relater cette entrevue à sa femme et à ses amis ; il nous l'a fait savoir dans *Nadja*, allant jusqu'à reproduire le portrait de la devineresse. Cela souligne davantage son étrange faculté d'étonnement devant certains cas pathologiques, tel ce soldat qui prétendait commander aux fusées, se croyant le metteur en scène du théâtre des opérations (dont Breton consignera les propos mot pour mot sous le titre « Sujet »), ou encore ce malade du Val-de-Grâce qui, soigneusement dépouillé de tout, parvenait à faire surgir des drapeaux de tous les pays ou à faire s'envoler des colombes. Étrange crédulité, de la part d'un scientifique, censé savoir distinguer les fabulateurs, les simulateurs, les tricheurs, pour les renvoyer au combat. Mais il n'est pas dupe de son comportement : c'est en raison de ses propres faiblesses qu'il s'attaquera aux psychiatres militaires comme aux civils, le fameux Professeur Henri Claude par exemple, dénoncé dans *Nadja*, le moins coupable de tout ce qu'il reproche à la profession puisque, directeur de Sainte-Anne, c'est lui qui en ouvre les portes aux patients et au public, qui laisse les psychanalystes faire la démonstration de leur nouveau savoir.

La grande ambition, et aussi le grand mérite d'André Breton, aura

été de vouloir concilier son projet artistique avec son projet politique, ce que nul n'avait fait auparavant. Il fut donc le premier à tenter un tel accord, avec une hardiesse et des déceptions qu'on peut d'autant plus facilement taxer d'ingénues que nous savons à quoi nous en tenir, aujourd'hui, du système soviétique.

Dès 1920, c'est lui qui entraîne Aragon au parti socialiste, au moment de l'historique Congrès de Tours, en vue d'une adhésion. Mais le curieux est qu'ils ne s'adressent pas directement au secrétariat du Parti. Ils vont d'abord voir Georges Pioch, un collaborateur du *Journal du peuple*, puis ils se rendent à *L'Humanité* où le détail des démarches administratives pour adhérer au parti les en dissuade.

L'attitude de Breton, toujours empreinte de confiance, relève, quoi qu'on en dise, de la pureté. Rejeté par sa cellule, ne supportant pas les préventions de *L'Humanité*, journal qu'il trouve puéril et déclamatoire, il n'en maintient pas moins, avec une belle illusion lyrique que, face à un grave danger, le groupe qu'il anime se rangera au côté de la Troisième Internationale.

Mais l'affaire ne s'arrête pas là. Quand le Parti Communiste, créant l'AEAR (Association des Écrivains et Artistes Révolutionnaires) reprend à son compte une idée des surréalistes, en la détournant de ses buts, Breton, en bons termes avec Paul Vaillant-Couturier, se croit en mesure d'infléchir la ligne de l'organisation. Est-ce par une sympathie ancienne pour Trotski, dont il avait apprécié le *Lénine*, ou à la suite d'une rigoureuse analyse des faits, toujours est-il que Breton a, dès la fin août 1936, pris fait et cause pour les anciens compagnons de Lénine, prononçant un discours, « La vérité sur les procès de Moscou » au meeting du 3 septembre, où il désignait Staline comme « le principal ennemi de la révolution prolétarienne », se rapprochant des écrivains prolétariens qui publièrent son intervention. Breton en usera librement, il prononcera même une conférence à l'un de leurs meetings, mais, en dépit de sa bonne volonté, il ne dépassera pas l'évocation de « La claire tour » et sa confiance achoppera sur l'appréciation de *L'Homme révolté* d'Albert Camus.

Ce n'est pas le lieu de refaire ici l'histoire des relations de Breton et de Bataille au sein du groupe Contre-attaque. Quelles qu'en soient les explications données de part et d'autre, j'avoue que, pour ma part, je n'ai jamais pu comprendre comment Breton avait pu, ne serait-ce qu'un instant, adhérer à l'idée primaire selon laquelle on ne pouvait combattre le nazisme que par ses propres moyens, ou en allant encore plus loin que lui. Cela me paraît tellement aux antipodes de la pensée d'André Breton, et de sa manière d'être, que je ne puis me retenir de croire qu'il a voulu montrer sa magnanimité, passant par dessus les outrages d'un adversaire dont il savait apprécier les écrits, pour tenter de constituer un groupe d'action voué à l'échec.

Ce ne sont là que quelques traits, quelques images encore, mais plus précises et plus exactes, du Breton que j'ai rencontré au cours de mes investigations. Par elles-mêmes, elles n'invalident pas les représentations collectives que l'on a du poète. Mais en soulignant son attachement à certaines valeurs comme la vérité, la sincérité, l'amitié, la pérennité de l'amour, il me semble plus crédible, plus près de nous, plus humain pour tout dire. J'ajouterai qu'une certaine expérience personnelle de la direction des groupements humains m'incline à mieux comprendre, et par là à mieux interpréter le caractère autoritaire, de certaines de ses initiatives. Le charisme que tout le monde lui accorde ne pouvait suffire à rassembler des poètes en faveur d'une action collective, à visée politique de surcroît, dans cette période la plus troublée du vingtième siècle, bornée par deux guerres mondiales.